

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—Eh! mon Dieu, tout naturellement: tout à l'heure, pendant que je tenais vos regards se sont portés machinalement sur l'étiquette et j'ai lu: Le Colonel Robert. Je regretterais que mon indiscrétion ait pu vous déplaire.

Le colonel Robert ne répliqua pas, le brouhaha s'était accentué davantage sur le quai, et son attention avait été de nouveau attirée de ce côté.

Un moment même, il se pencha vers la portière et fin un pas comme pour descendre.

Le petit vieillard le retint.

—Pardon, colonel, dit-il; si c'est pour vous renseigner sur l'événement que vous vous disposez à descendre, je puis vous éviter ce dérangement.

—Vous savez donc ce qui est arrivé?

—Je le sais!... Voici: vous n'ignorez pas que le saisi vient d'arriver venant des Indes?

—J'étais à bord, répondit le colonel.

—Ah! parfait. Eh bien, le Cambodge apportait des dépêches importantes, tant pour le gouvernement de la France que pour celui de la Grande-Bretagne; ces dépêches, renfermées dans de grands sacs de toile, ont été transportées du bord à la gare par un fourgon que deux hommes sûrs accompagnaient. Eh bien, quand ces sacs sont parvenus au bureau ambulancier, on s'est aperçu que l'un d'eux avait été éventré.

—Diable.

—Vous comprenez l'émotion que cette découverte a dû causer tout d'abord; ces dépêches, qui viennent de l'Extrême-Orient, contiennent souvent des valeurs considérables, et l'on pouvait croire qu'il s'agissait d'une audacieuse tentative de vol.

—En effet.

—Vérification faite, à l'aide des feuilles sur lesquelles on a le soin d'inscrire l'adresse des diverses correspondances contenues dans chaque sac, on a constaté qu'il ne manquait qu'un seul pli, lequel devait être adressé au ministre de la marine, à Paris.

—Voilà qui est singulier. Et l'on n'a touché à aucune des valeurs?

—A aucune.

—C'est étrange. L'incident se réduit à peu de chose, et je me demande ce que l'on va faire.

—On va dresser procès-verbal. Le directeur des postes des Bouches-du-Rhône sera chargé de procéder à une enquête, et en attendant, puisque rien ne nous retient plus ici, nous allons, nous, partir pour Paris.

Comme pour donner raison aux prévisions du petit vieillard, un coup de sifflet strident retentit et le train quitta le quai avec une vitesse qui témoignait du degré légitime de regret que le temps que l'on venait de perdre.

Dès l'arrivée en gare de Paris, le colonel Robert s'empressa de quitter la salle d'attente et se dirigea, sa valise à la main, vers les voitures.

Toutefois, avant de s'éloigner, il se tourna vers son compagnon de voyage qui le suivait à peu de distance:

—Je me rends au Grand-Hôtel, lui dit-il: s'il vous est agréable que je vous dépose chez vous en passant, je serai heureux de vous offrir une place.

Le vieillard salua:

—Mille grâces, colonel, répondit-il; je demeure, moi, rue de l'Abbaye... c'est-à-dire dans un quartier qui n'est pas sur votre itinéraire et je ne veux pas vous causer de dérangement.

—Alors, nous allons nous dire adieu.

—Bah! on ne peut pas savoir... disons-nous toujours au revoir, puisque, après tout, cela n'engage à rien!... et comme je connais votre nom et votre adresse, permettez-moi de vous offrir ma carte, pour le cas où vous voudriez recourir à mes bons offices... On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

En parlant ainsi, le vieillard lui

colonna une carte sur laquelle il y avait ces mots imprimés:

CYPRIEN LEDUC

Archiviste paléographe

Puis les deux hommes se séparèrent et tirèrent chacun de son côté.

Le colonel monta en voiture et vingt-cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'il finissait sa entrée dans le Grand-Hôtel.

Deux garçons vinrent le recevoir quand il descendit de voiture.

—Monsieur veut-il que je le débarrasse de sa valise? dit l'un d'eux.

Le colonel lui jeta sa couverture de voyage.

—Merci, dit-il. Seulement, faites-moi donner une chambre tout de suite, et surtout recommandez que l'on fasse un bon feu, car je suis littéralement glacé.

—Monsieur n'a pas d'autres bagages?

—Mes bagages vont arriver. Voici mon nom. Vous les ferez monter à ma chambre.

Et il gravit le large escalier.

—Chambre cent vingt-sept! dit alors la voix d'un nouveau garçon qui débouchait de l'intérieur.

Et s'inclinant devant le colonel:

—Si monsieur veut bien me suivre! ajouta-t-il d'un ton obséquieux.

Le colonel le suivit, monta au premier étage, et pénétra bientôt dans une vaste chambre dans la cheminée de laquelle pétillait un feu de bois.

—Est-ce tout ce que monsieur désire? interrogea encore le garçon.

—C'est tout pour le moment! répondit le colonel.

Le garçon salua et sortit.

Dès qu'il l'eût vu s'éloigner, le colonel alla fermer la porte à double tour, revint prendre sa valise, qu'il avait déposée sur le lit, puis, l'ayant ouverte, il la plaça sur une table, devant laquelle il s'assit.

Une flamme sombre s'était allumée dans son œil profond; une contraction énergique rapprochait maintenant ses sourcils épais et les ailes de son nez se dilataient avec des frissonnements de fauve.

La valise ouverte, sa main brutale se mit à fouiller sur le parquet, rejetant fiévreusement le papier, retenant et mouchoirs, et il ne s'arrêta que lorsque ses doigts touchèrent enfin le fond de la valise.

Un ressort d'un geste farouche, il poussa un ressort dissimulé dans l'épaisseur de la toile, et du double fond mis ainsi à découvert, il tira une enveloppe, scellée de larges cachets de cire rouge.

Brusquement il fit sauter les cachets, déchira l'enveloppe et enleva les diverses pièces qui s'y trouvaient contenues et qu'il étala sur la table.

Alors il examina les pièces avec un calme relatif.

Les unes étaient datées de Pondichéry, les autres de Chandernagor; plusieurs enfin portaient le timbre du consul français de Calcutta.

—Bien! bien! c'est cela! disait-il, n'y manque, mais l'acte, où est-il? Le voici! s'écria-t-il triomphant, je savais bien! C'est la constatation du décès. Si je n'avais agi à temps, tout était perdu!

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le contenu de l'enveloppe, il réunit pièce et parchemin en un seul tas, qu'il lança dans la cheminée.

Presque aussitôt, une flamme brillante s'éleva au fond du foyer, et quelques secondes plus tard, tout était consumé!...

—Maintenant, dit-il, je n'ai plus rien à redouter, il faudra plus de trois mois avant que les duplicatas de ces documents parviennent en France, et d'ici là, j'aurais écarté les derniers obstacles qui peuvent encore me barrer le chemin.

à suivre

Oiseaux de Proie

C'est une triste servitude que les plus grands progrès de la science soient en même temps les plus redoutables, et que dans la découverte admirable d'un savant il y ait souvent aussi le germe d'une diabolique vengeance.

Il y a trente ans, le 9 octobre 1890, le premier avion, "l'Eole," faisait à Armainvillers, dans le parc Pereire, un vol de 50 mètres. Le 14 octobre 1897, "l'Avion no 3" parcourait en plein vol 300 mètres. L'homme volait; un Français avait réalisé ce prodige: M. Clément Ader.

Aujourd'hui, M. Ader tremble devant son enfant devenu grand; la puissance destructive de l'avion l'effraye à juste raison.

Le spectacle est émouvant de cet homme qui a vu les bombardements de 1918 et qui a peur de vivre assez pour assister à de plus terribles. Les ailes qu'il a ouvertes sont celles d'un oiseau de proie, du plus cruel de tous. On ne lit pas, sans partager ses craintes, les lettres qu'il multiplie aux chefs de gouvernement, et dont la dernière adressée à M. Briand date d'avant-hier.

Après avoir prêché dote sa vie la croisade pour l'aviation militaire française, sans avoir été assez écouté, il redoute de ne pas être entendu aujourd'hui où il avertit son pays des dangers mortels que peut lui faire courir l'aviation allemande.

Un "Attila ailé" pourrait faire naître le jour le plus fatal qui ferait rétrograder l'humanité vers son état primitif.

Ainsi le mal peut naître de l'excès du bien; ainsi la science peut nous mener par des chemins magnifiques aux plus sombres précipices.

Lorsque l'avion traverse le ciel, a écrit M. Charles Moureu, sur les milliers de spectateurs qui l'observent et chantent les légitimes louanges de l'ingénieur, combien en est-il qui soupçonnent les mérites du chimiste? Et cependant chacun des organes de l'appareil volant a exigé des études chimiques du caractère le plus approfondi, depuis celles qui concernent les aciers spéciaux, dont les qualités ont permis d'alléger le moteur tout en augmentant sa puissance, jusqu'aux enduits et vernis qui confèrent aux ailes l'imperméabilité et la rigidité nécessaires.

Il ne servirait à rien de récriminer contre le paradoxe d'une loi qui fait du progrès un si dangereux ami. Mais à tout prix il faut que M. Ader soit entendu et que M. Moureu soit écouté; que nos usines produisent et que nos laboratoires travaillent; que nos aviateurs demeurent les maîtres de l'air, et nos savants les premiers du monde.

L'ALCHIMIE MODERNE

Un de nos industriels vient de m'écrire dans la crise du chômage, du travail pour ses ouvriers. Une lettre vient de couper cet espoir: "Annulez, écrit le client, les Allemands nous inondent de marchandises et non seulement ils nous Suisse de belles commandes. Il espérait, d'une plume désolée. Il avait pris en offert des produits à bas prix, mais aussi de longs crédits."

Ainsi, tandis que l'Allemagne pleure misère à l'intérieur, les Allemands font de longs crédits à l'extérieur. Ils ont donc résolu ce problème: n'avoir pas le sou et prêter de l'argent. Voici une des explications de ce tour de passe-passe:

1. Les Allemands (combien de fois avons-nous dénoncé ce fait, à temps) ont, autour de l'amistice, sorti de leur pays, pour les mettre en lieu sûr, toutes leurs valeurs internationales. Ils ont ainsi de bons florins, des dollars, des livres sterling, des pesetas et des francs suisses. (Les Français n'en ont plus parce qu'ils ont payé leurs dettes.)

2. Avec ces valeurs ils ont acheté des matières premières aux Anglais et aux Américains, vendeurs à perte;

3. Ils travaillaient ces matières premières dans des usines que la guerre a renforcées, qui n'ont pas besoin d'être reconstruites, qui payent beaucoup moins d'impôts qu'ailleurs;

4. Ils exportent leurs produits finis. Le prix du produit fini comporte, entre autres, le prix de la matière première, le salaire des ouvriers, la rémunération de l'intelligence créatrice;

5. Le salaire des ouvriers allemands est payé en papier-ouvrier sans valeur. Du papier, on leur en donne tant et plus. Les grands industriels qui règnent sur l'Allemagne savent que l'Etat allemand va ainsi à la faillite. Il s'en moque, pourvu que les particuliers allemands s'enrichissent à l'étranger. Ils tirent donc à l'imprimerie des marks en veux-tu en voilà;

6. Mais l'étranger paye, lui, les produits allemands en or.

Ainsi donc le prix du produit allemand qui, en Allemagne, comprenait une part or et une part papier sans valeur, est remboursé tout entier en or.

L'Anglais, par exemple, qui paye, lui, sa matière première et le salaire en monnaie saine, ne peut donc plus lutter sur les marchés du monde.

Et voilà comment les Allemands trouvent le moyen, tout en accablant la France, l'Angleterre et les Etats-Unis au chômage, de se fabriquer du bon or international. Il est à souhaiter que la conférence interalliée examine de près ce phénomène moderne d'alchimie.— Louis Forest.

STATEMENT OF THE OWNERSHIP, MANAGEMENT, CIRCULATION, ETC., REQUIRED BY THE ACT OF CONGRESS OF AUGUST 24, 1912, OF

L'Abeille de la Nouvelle Orleans

PUBLISHED EVERY WEEK AT NEW ORLEANS, LA., FOR SIX MONTHS ENDING APRIL 1, 1921.

Publisher, The Times-Picayune Publishing Company, New Orleans, La.; General Manager, D. D. Moore, New Orleans, La.; Editor, Andre Lafargue, New Orleans, La.; Managing Editor, Jacques G. Vlieghe, New Orleans, La.; Business Manager, J. A. Van Buren.

Owners—Names and addresses of all stockholders of The Times-Picayune Publishing Company: D. D. Moore, L. K. Nicholson, J. W. Bostick, H. McEnery, G. B. Baldwin, Esmond Phelps, C. H. Hyams, Jr., L. O'Donnell, Y. P. Nicholson, A. P. Howard, Charles J. Conrad, James E. Edmonds, H. J. Seifert, W. J. Walton, C. H. Hyams, C. H. Hyams III, Estate of G. Baldwin, Inc., Albert Baldwin, J. H. Baldwin, R. B. Baldwin, S. L. Baldwin, Mrs. Sarah V. Baldwin, Mrs. Cecile Genereux Baker, Mrs. Mary C. Baker, Mrs. Alma Baldwin Denegre, George Denegre, Misses G. M. and H. E. Fell, Mrs. M. G. Foster, Mrs. Hilda Phelps Hammond, Cleo Hanna, Miss E. L. Hanna, J. S. Hanna, Robert Hanna, Julia Michel Hoerner, Mrs. A. G. Miller, Nicholson Realty Company, Mrs. J. G. Pool, L. C. Quintero, Thomas G. Rapier, Mrs. A. N. Reed, Mrs. A. B. Varen, Mrs. Amelia B. West, Wheeler & Woolfolk, L. A. Winterhalter, B. T. Wald, all of New Orleans; H. F. Baldwin, Jr., El Paso, Tex.; John L. Ebaugh, Birmingham, Ala.; Charles S. Clark, Isadore Hershman, A. H. Morris, D. H. Morris; Mrs. Isabel Ledyard, Miss A. B. Ottman, of New York. Known bondholders, mortgagees, and other security holders, holding 1 per cent or more of total amount of bonds, mortgages or other securities. No mortgages.

D. D. MOORE, General Manager.

Sworn to and subscribed before me this 1st day of April, 1921.

(Seal)

CUTHBERT BALDWIN,

Notary Public.

(My commission expires at my death)